

Approche socio-anthropologique des

POLY-CONSOMMATIONS DE SUBSTANCES PSYCHO-ACTIVES

CATHERINE HERBERT

L.A.S.A.R., Laboratoire d'Analyse Socio-Anthropologique du Risque et de la vulnérabilité. Département de Sociologie
Université de Caen.

C.S.S.T., Centre Spécialisé de Soins pour Toxicomanes. Centre Hospitalier Spécialisé du Bon Sauveur de Caen.

Poly-consommations, poly-dépendances, poly-addictions, quelle est, et bien entendu pourquoi, cette nouveauté pour les individus de mettre en jeu leur corps, de « donner [leur] corps en gage pour une dette impayée. ».

Qu'est-ce qu'une drogue ? La drogue, ou les termes équivalents, ne désigne pas une catégorie pharmacologique. Elle se réfère plutôt à une catégorie qui reflète la manière dont une société a décidé d'appréhender une substance. Elle implique une classification des substances faite par la société, pas uniquement sur des critères pharmacologiques. Actuellement, la frontière est ténue entre produits prescriptibles (ceux autorisés et prescrits par les médecins) et substances illicites, en tous les cas utilisés de façon illicite. En matière de poly-consommations, nous savons tous que nous sommes en font partie.

Ainsi, il me semble que se tourner vers ce qui se passe dans la société ne peut que nous éclairer puisque inévitablement nous ne se comprennent qu'ensemble. Pour le dire autrement, je reprends la définition d'Olivenstein dans le cadre de la dépendance, c'est la rencontre entre un produit, un individu et un contexte social donnés. On pourrait dire que le contexte social donné c'est-à-dire une société et son organisation à un moment donné de son histoire. La société n'est pas neutre dans la dépendance psychique et physique, n'est pas neutre dans la ou les consommations des individus.

Peut-être que ce qui nous interroge, intéresse ou dérange, c'est la question de la place que tiennent les personnes poly-consommatrices dans la société française. Cette place ne me semble plus être dans la marginalité ou l'exclusion, d'une part, du fait du nombre croissant de consommateurs, mais d'autre part, et surtout, du fait que cette soi-disant marginalité existait avant, qui nous permettait à tous une distance plus facile, probablement un peu rassurante, est aujourd'hui devenue de parler de nous tous. Cette « marginalité », cette nouvelle façon d'être, n'est-elle pas devenue la norme ? Pourquoi parlent-ils pas de nous ? Dans une société où l'incertitude est devenue la règle pour tous, où la misère et les souffrances sont grandissantes, où la prescription légale de psychotropes commence dès le plus jeune âge, où le moindre mal-être social ou psychologique semble pouvoir être résolu par une substance chimique prescrite, comment ne pas interroger ces Autres comme étant des figures idéales, des caricatures de nous-mêmes ? Pourquoi ? où l'isolement grandit, où l'anomie s'étend (la perte de normes et de valeurs), où l'individualisme voire le narcissisme se développe, comment ne pas interroger ces Autres comme nous-mêmes ?

Rappelez-vous, Sigmund Freud écrivait, il y a presque un siècle (1929), dans « Le malaise dans la culture » que le bonheur qu'elle nous est imposée, est trop dure pour nous ; elle nous apporte trop de douleurs, de déceptions, de tristesses. Pour la supporter, nous ne pouvons pas nous passer de remèdes sédatifs. Ces remèdes, il en est peut-être de puissantes diversions qui nous permettent de faire peu de cas de notre misère, des satisfactions qui se dissipent, des stupéfiants qui nous y rendent insensibles. Quelque chose de cette espèce, quoi qu'il soit, est indispensable. ». Freud poursuivait « que les hommes n'aspirent plus qu'au bonheur. Ils veulent être heureux. Cette aspiration a deux faces : un but positif et un but négatif, elle veut d'une part que soit absents la douleur et le malheur, d'autre part que soient vécus de forts sentiments de plaisir. ». Le texte de Freud faisait référence, dans son époque, à l'effondrement du système religieux. La société va choisir avec cet effondrement, le bonheur par le plaisir. Pour cela, elle va se servir du progrès, de la technique et de la science. Cette idée du bonheur, d'autres auteurs, philosophes, psychiatres et/ou psychanalystes l'ont poursuivie et parlent d'un désir incomblé de bonheur. Incomblé car dar l'absence de malheur est intense. Pour eux, il y a aujourd'hui une obligation de bonheur. Il faut être heureux. Le malheur est indécemment personnel et honteux. L'aspiration au bonheur est devenue un droit, un devoir, une norme. Alors quel discours fait-il peser sur les hommes ? Quels moyens donne-t-on aux hommes pour y parvenir ? Peut-être que le système de consommation, le système marchand sur lequel repose notre société peut nous donner quelque chose de réflexion. Le consumérisme n'entretient-il pas la confusion en faisant croire que tout n'est qu'apparence ?

Polyconsommation de substances psychoactives

présentant les objets du bonheur comme étant le bonheur lui-même. La définition actuelle du bonheur philosophique ou spirituelle. Elle est avant tout matérielle et dans l'accumulation. L'homme se crée la majorité. C'est bien le type de société dans lequel nous vivons qui nous fait penser que nos besoins sont tels ou tels. de société dans lequel nous vivons qui nous fait croire (au sens de la croyance religieuse) que pour être heureux faut consommer.

Mais notre société va encore au-delà : non seulement, il y a une obligation de bonheur mais il y a aussi une obligation de performance. Il faut être le meilleur, toujours, comme une nouvelle figure de l'égalité où chacun peut, s'il le veut, s'il sait être à la hauteur de ses ambitions, bâtir sa fortune, se faire un nom : « il s'agit, pour n'importe qui, de ce qu'il est capable de se produire lui-même ». Performance et compétition qui touchent tous les individus dès le début (très implicitement). Compétition car les sujets ont compris que les meilleures places n'étaient pas pour tous, tout, il s'agit de se battre et de se montrer le plus fort. C'est la figure du sport et du dépassement de ses propres limites de représentation. Les limites ne sont plus possibles. Nous avons un devoir illimité de bonheur, de performance, de créativité, de réalisation de soi et de ses moindres désirs. Nous sommes devenus tout-puissants pour nous-mêmes. « Nous avons cessé de nous reconnaître dans l'obligation de vivre pour autre chose que nous-mêmes. ».

Avec ces discours, seule la sphère privée au mieux, la sphère corporelle au pire, sortent victorieuses. Le bonheur n'est pas l'espace de toutes les expériences, de toutes les sensations, mais aussi de toutes les souffrances ? Pourquoi ? Les causes sont les mêmes : « En refermant le sujet sur lui-même [] les sociétés modernes ont réduit l'écoulement sablonneux des processus vitaux qui ne connaissent d'autre loi que celle de la satisfaction immédiate sur sa santé, veiller sur son âge, se transformer physiquement malgré et à cause des effets de l'âge, améliorer sa situation matérielle, se débarrasser de ses complexes, sauvegarder coûte que coûte son bien-être, jouir le plus possible jusqu'au bout de la nuit, se construire seul même sans buts et sans idéal, vivre au présent, rien qu'au présent, rien qu'au présent, sorte de « perte de sens [d'une] continuité historique ». Notre social, notre société, adhère à cette limite ». Et, peut-être, pouvons-nous interroger ces poly-consommations comme des symptômes d'une société sans limite, sans impossible, sans but ou sans finitude. Les drogues deviennent, comme tous les autres objets du consumérisme, un moyen susceptible de produire les effets équivalents du bonheur et du lien social, ce qui ne pouvait ne manquer de rien. Mais il diffère des autres objets dans ce qu'il est parfois interdit, ce qui renvoie dans une double place d'inclus comme consommateur et d'exclus comme transgresseur.

Alors est-ce que la toxicomanie, la poly-toxicomanie peuvent être vues comme des figures de la liberté dans la société actuelle ? La signification profonde des consommations de substances licites ou illicites ne se trouve-t-elle pas dans notre culture plutôt que dans les substances consommées ? Les consommateurs ne forment-ils qu'uniquement au travers de processus, de procédures, d'échanges marchands, où la chimie et les prothèses deviennent des façons pour eux de continuer à avancer dans ce monde ? Les drogues, les substances psycho-actives, ne sont-elles pas aux hommes des moyens de dominer ou de diminuer ou d'oublier, ces tensions et paradoxes qu'ils ne savent pas surmonter seuls, d'avouer ou de dire simplement, pour pouvoir vivre avec les autres en société ? La drogue psycho-active, la consommation de ces substances, la toxicomanie, ne sont-elles pas le révélateur de nos manques certes d'un malheur individuel mais surtout indice d'un malheur social ?

EXEMPLE DES RAVES-PARTYS ; FREE-PARTYS :

Source de réflexion en commun

Délirer, divaguer ou gratifier, libre.

Conception anglo-saxonne de l'homme de l'économie de marché et de la liberté, capitaliste et libéral (m. Adam-Smith ; Caillé). Et conception nouvelle de l'homo-festivus. Construction socio-historique des nouvelles « rencontres ». Nouvelles façons de faire la fête associées à la science (produits de plaisir, plaisir imaginaire social et collectif derrière ce phénomène ?

Prendre ce phénomène comme un analyseur, un élément nouveau et en même temps dans la continuité d'autres. Rupture et linéarité. Et tenter d'appréhender ce phénomène dans sa globalité et sa complexité.

Etre diachronique et synchronique. Etre dialectique et s'interroger surtout. Est-ce que les personnes qui participent soient-elles, « débarquent » ou sont totalement insérés dans ce nouveau monde, ce nouvel immonde ?

Transgression de la loi dans le côté interdit qui a prédominé de nombreuses années ? Produits illicites et transgression ? Y-a-t-il le sentiment que la loi existe encore ?

Polyconsommation de substances psychoactives

Petit texte sur la musique techno et électronique : La musique électronique est-elle une musique comme c'est une musique essentiellement liée à la fête qui s'est développée de façon novatrice avec l'avènement d'un qui n'est portée par aucun mouvement politique. C'est une musique du « pillage », créée avec des sources existantes, une forme d'apprentissage empirique : l'acid-music par exemple, a été créée avec la TB-303, une rebus à cause des sons trop aigus. C'est une autre façon de vivre la musique, où le rapport au corps est en rapport public/artiste ne passe pas par la scène mais par les arts graphiques, la vidéo, les performances. Moulin, organisateur du festival Nördik Impact.

Hyper-technicisation de la musique qui n'est que « synthétique », électrique, sans « vraie parole » avec une intensité de décibels : pour ne pas voir que la parole et la rencontre ne sont déjà plus possibles ?

Lieux choisis sont évocateurs (champs qu'on n'en a plus (il n'y a plus de paysan) et sites industriels qui n'en ont plus d'ouvrier)). Le terme de désert utilisé la dernière fois est assez représentatif. Ce sont des non lieux.

Produits hyper présents pour le partage, la performance, la fête, la rencontre mais qui s'achète ou se montre ou d'une autre. Comment ne pas les voir comme des prothèses ? Il suffit de citer les paroles des personnes activement à ces fêtes : « être comme les autres, se rapprocher d'eux, réussir à leur parler, être dans la fête, toujours bien (le mot heureux n'est jamais prononcé !), être en forme, jamais fatigué, éviter l'épuisement, ne pas défaillir, ne jamais être triste, éviter l'ennui, ne plus ressentir le vide, être dans un autre monde, oublier qui on est partie du même monde que ces autres qui semblent si heureux, ne plus penser, ne plus ressentir, être anesthésié, ses souffrances, oublier que l'on a aucune envie, aucun désir, aucun avenir, oublier les frustrations limite mais admettre rapidement que le produit, quel qu'il soit, fixe des limites, oublier sa vulnérabilité, oublier pas pourquoi l'on vit ni quel sens donner à sa vie, tenter de réenchanter sa vie par des moyens chimiques, et

Vêtements, tatouages, percings, et allure générale (soi-disant pour des raisons pratiques) : sentiment à l'égard de l'homogénéisation ou plutôt d'une indifférenciation sociale, sexuelle, identitaire. Fabrication du même quel que soit le social, le sexe et la personnalité du sujet-citoyen. Le corps comme forme pure du capitalisme : lieu de toutes les sensations.

Quelles différences et quelles similarités avec les mouvements jazz, rock, punk, rap, etc ?

Pseudo-rites sans mythe. Pseudo-tribus aussi. D'ailleurs nous vivons dans un pseudo-individualisme, une pseudo-science de Hannah Arendt) et une pseudo-science (au sens d'une techno-science soumise au marché et à la réalité du pseudo-monde ! Je rappelle l'immonde de Mattéi. Pseudo-monde où est faite l'apologie de l'autre tout en considérant l'autre soit comme soi-même : pseudo-altérité.

Qu'est-ce qu'un individu ? Qu'est-ce que la politique ? Qu'est-ce que la science ? Qu'est-ce qu'être autre ? Et le monde ?

Ces fêtes ne sont en rien une communauté : mélange d'authentiques marginaux (dread-locks et chiens, travellers festivaliers souvent très pauvres au sens de Simmel (peut-être est-ce une manière d'échapper à la figure de l'homme jeune de classe moyenne (homo-festivus). La notion de communauté est fondée sur une conception de l'homme, celui-ci dans sa totalité plutôt que dans chacun des rôles qu'il peut occuper dans l'ordre social. Et ce sont les hommes à ses compagnons, à ses prochains, à sa communauté, qui forment la base des nouvelles utopies. Au moment, ces rassemblements ne sont une communauté. Il peut avoir une forme de rejet des modes d'exister, avoir le sentiment de partager quelque chose et notamment les produits. Mais, jamais l'homme n'est vécu dans une situation de construction de nouvelles utopies. Comme exemple contraire, j'aime assez donner l'exemple de l'associatif

Nombre important de jeunes adolescents qui ont les pensées parasitées et sont incapables de poursuivre avec troubles graves de la mémoire : succession d'instantanés déliés les uns des autres, isolement des individus les uns des autres (au sens de Hannah Arendt bien différent de la solitude). Fait référence aux propos de Wrigley (méthodologique), à Gabel (fausse conscience et réification schizophrénique de la pensée et à Devereux (sociologie) où il y a division du travail social sont des bains de schizophrénie). Yves disait la dernière fois : plus on est dans l'absence de diversité, plus on est dans le soliloque, plus on est dans l'absence de monde. Apparaître comme quelqu'un. C'est être dans un monde. Sentiment au travers de ces fêtes d'être dans l'isolement, le narcissisme. La question essentielle pour moi du « pas de place » c'est bien sûr : qui s'occupe de moi ? Qui me reconnaît un jour uniquement en qui m'aime et qui ne m'aime pas ?

Toute puissance individuelle et impuissance collective.

Polyconsommation de substances psychoactives

La socio-anthropologie est aborder la complexité pour comprendre la diversité. C'est une discipline de la sau

Bibliographie

Jean-François Mattéi : La barbarie intérieure.

Hannah Arendt : La crise de la culture (Folio Poche) ; Condition de l'homme moderne (Essai poche)

Alain Erhenberg : Individus sous influence (Esprit)

Le culte de la performance (Pluriel)

L'individu incertain (Pluriel)

La fatigue d'être soi (Odile Jacob)

Robert Nisbet : La tradition sociologique (PUF)

Charles Wright-Mills : L'imagination sociologique (La Découverte Poche)

Sigmund Freud : Le malaise dans la culture (PUF)

Georg Simmel : Les pauvres (PUF)

Gilles Lipovetky : L'ère du vide (Folio Poche)

JB de Foucauld : Une société en quête de sens (Jacob Poche) D Piveteau

David Le Breton : Passions du risque (Métaillé)

Conduites à risque (PUF)

L'adolescence à risque (Autrement)

Mac Dougall : Anorexie, addiction et fragilités narcissiques (PUF) Marinov

Howard S. Becker : Qu'est-ce qu'une drogue ? (Atlantica)

Collectif : L'esprit des drogues (Autrement)

Michel Hautefeuille : Drogues à la carte (Payot)

P Angel : Toxicomanies (Masson) D Richard

OFDT : Drogues et dépendances 2002 (OFDT)

Mana 4 : Vulnérabilité et technosciences (PUC)

Mana 8 : Drogues : nouveaux regards, nouveaux défis (PUC)